

Le normalien, cet artiste hors norme

Après l'École normale supérieure, certains cerveaux de la République, toujours plus nombreux, fuient la voie toute tracée de l'enseignement pour investir les champs de la création

ENQUÊTE

On peut être normalien, avoir été reçu premier à l'agrégation d'anglais (en 2004), être passé par Harvard, et proposer une expérience performative déroutante à prendre au pied de la lettre: *Je viens chanter chez toi toute nue en échange d'un repas*. Le/la comédien.ne Vanasay Khamphommala, longs cheveux noirs, corps émacié, qui proposait cet été aux déconfinés de débarquer chez eux avec son ukulélé, a un parcours tout ce qu'il y a de plus classique. Sauf peut-être le sujet de sa thèse de DEA: «L'érotisme anal dans les comédies de Shakespeare». Après avoir enseigné à l'université, il/elle a compris que sa vie était sur scène.

Stéphane Braunschweig, Benoît Lambert, Marie-José Malis, Frédéric Ait-Touati, Jade Herbulot, Thibaud Croisy, Marie-Sophie Ferdane (ancienne pensionnaire de la Comédie-Française), Bruno Bayen, Alice Zeniter, Louise Vignaud, Sébastien Bournac, Irène Bonnaud, Philippe Brunet, Camille Dagen, Pierre-Angelo Zavaglia, Cécile Falcon (professeure au Conservatoire national supérieur d'art dramatique), Guillaume Poix, Sacha Todorov, Pauline Noblecourt, Eddy D'Arango, Lisa Guez (qui a gagné le festival Impatience l'an passé), Manon Worms... Tant de normaliens peuplent le théâtre aujourd'hui qu'on pourrait en dresser un annuaire.

Sans parler de la musique – Agnès Gayraud (La Féline), Sébastien Wolf (Feu! Chatterton), Christine and the Queens –, du cinéma (Emmanuel Bourdieu, Rebecca Zlotowski, Jeanne Balibar), de la danse (Romain Bigé), de la BD (Jul) ou de la photographie (Aude Tincelin, devenu Adel Tincelin, « militant

écoquer » et auteur de *On n'a que deux vies. Journal d'un transboy*, en 2019 chez Cambourakis). Tous ont laissé tomber la chaire de professeur pour la chair vivante de l'art. L'école qui, au monde, a formé le plus de Prix Nobel, le Graal de la méritocratie française, rempart de la pensée universaliste, serait-elle devenue un chaudron à saltimbanques?

« Le choix de l'art, c'est aussi le choix du corps, affirme Vanasay Khamphommala, dont les parents immigrés étaient devenus médecins et enseignants à Rennes. *C'est sortir de ma tête et revenir vers le champ social. J'aurais été très malheureuse si j'étais restée dans la vie à laquelle me prédestinait l'école, cet endroit de revendication de la norme, de l'institution. Je me suis rendu compte, à un moment donné, de la violence du rail, de cette machine à assimiler, à laquelle il a fallu que je mette un terme brutalement. Pas facile de devenir soi en tournant le dos à ce qui nous construit.* »

LIEU D'ÉBULLITION

Le scénariste Benjamin Dupas (*Vernon Subutex, Vampires*) ne s'attendait pas à être reçu lorsque, en 1994, il présente le concours. Nantais, il a suivi sa petite amie. Admis tous les deux, ils se sont séparés dans l'intervalle. A la cantine de l'École normale supérieure (ENS) Fontenay (Hauts-de-Seine), on lui glisse: « Ça te dirait de faire du théâtre? » Il y a deux troupes, il intègre les deux. Celle de Nathalie Hertzberg, elle aussi scénariste aujourd'hui, et celle de Sébastien Bournac, qui dirige désormais le Théâtre Sorano, à Toulouse. « *Ce fut un déraillement positif, se souvient Benjamin Dupas. Tu arrives là, tu sais que tu as un énorme privilège, mais tu ne sais pas ce que tu es, tu ne sais pas ce que tu fais. L'école fonctionne comme un accélérateur. Une sorte de cabine qui va te transformer. Mais tu ne sais pas trop en quoi. Pas for-*



L'ÉCOLE, GRAAL DE LA MÉRITOCRATIE FRANÇAISE, SERAIT-ELLE DEVENUE UN CHAUDRON À SALTIMBANQUES?

cément en Superman. C'est plein de gens intelligents, inhibés, complexés. On refait le monde jusqu'au bout de la nuit, on picole, on assiste à des leçons brillantes... Et je découvre le théâtre. » Nommé enseignant-chercheur à Clermont-Ferrand, il monte une troupe avec des anciens du Théâtre national de Strasbourg. Même si, quelques années plus tard, il préférera in fine l'écriture à la vie foraine.

La « fabrique de la République » est un lieu d'ébullition. « *Un patchwork intellectuel passionnant* », témoigne Louise Vignaud qui, alors qu'elle a déjà monté en khâgne, à Louis-le-Grand (Paris 5^e), un *Lorenzaccio* salué par Jean-Pierre Vincent (1942-2020), entre néanmoins à « Ulm » – « *sur dossier, pas par le concours* », précise-t-elle avec humilité – parce qu'elle a envie « *d'un bagage intellectuel fort* ». « *On ne l'imagine pas forcément, mais être artiste demande énormément de travail, souligne la jeune metteuse en scène et directrice du Théâtre des Clochards célestes à Lyon, qui est, ces temps-ci, sur tous les fronts. Normale m'a apporté ce rapport au travail, cet effort de quête perpétuelle, cette exigence, ce jamais-assez-bien. Comme un entraînement sportif.* »

A l'époque où Vanasay Khamphommala est pensionnaire rue d'Ulm, la salle de théâtre est désaffectée. Lui et ses copains – une petite troupe rebaptisée L'École de la nuit – l'occupent en douce: « *Il y avait un côté illégal dans cette activité théâtrale qui me plaisait. On était libres. A la fois d'un point de vue économique puisque, en temps que normalien, on touche un salaire. Et parce qu'on était peu fliqués.* »

LA VOIE ARTISTIQUE POUR 2 %

Aujourd'hui à la retraite, l'écrivain Hédi Kadour (Waltenberg, *Les Prépondérants*, publiés chez Gallimard), qui fut à l'origine de la création du département théâtre à l'ENS de Lyon (fruit de la réunion des écoles de Fontenay-aux-Roses et de Saint-Cloud), se remémore comment, à la fin des années 1980, alors qu'il tenait un cours d'agrégation et était chroniqueur de théâtre à *La Nouvelle Revue française*, des élèves venaient lui confier qu'ils aimeraient faire le Conservatoire national supérieur d'art dramatique (CNSAD). Il leur répondait: « *Je suis la dernière personne à qui vous en parlez dans cette école* », avant de les accompagner dans cette démarche semi-clandestine en leur cherchant des postes de thésard ad hoc pour embrasser la carrière théâtrale.

Qu'on se rassure: tous les normaliens ne sont pas devenus artistes et ne le deviendront pas. Si l'on en croit une étude sociologique réalisée en 2015 par un chercheur de l'université de Lausanne, Pierre Bataille, seulement 2 % des anciens élèves suivraient la voie artis-

tique. Même si on imagine que nombre d'anciens ont mené les deux carrières de front, même si on voit bien que la méthodologie et le corpus étudié (un questionnaire envoyé à près de 1 500 anciens élèves des années 1981 à 1987, auquel un tiers seulement a répondu), laissent place à une large sous-estimation, l'enseignement reste la voie royale.

Il n'empêche qu'il y a eu révolution. Le plus loin que l'on cherche à remonter dans le temps n'amène qu'en 1958, avec un premier normalien devenu metteur en scène: Jean-Marie Villégier. Auparavant, c'est le désert. Une pléthore d'écrivains, d'hommes politiques, de scientifiques, une marée de professeurs. Puis vient Jacques Nichet (1942-2019), en 1965. Il monte le Théâtre de l'Aquarium (toujours implanté à La Cartoucherie de Vincennes), dont le nom est un hommage au hall d'entrée de l'école.

L'année 1965, c'est l'époque où la France voit le théâtre se réinventer sur les campus... « *Émerge alors du théâtre universitaire toute une génération: des Patrice Chéreau, Jean-Pierre Vincent... Même une Ariane Mnouchkine, qui venait au mythique Groupe de théâtre antique de la Sorbonne... C'est le Festival de Nancy, énumère Anne-Françoise Benhamou, la professeure en études théâtrales de l'ENS et pilier de la filière. L'école est le reflet du mouvement de fond qui traverse la société. Les universités bougent. On trouve alors au théâtre la qualité de porter à la fois des enjeux politiques et d'être un spectacle. Et c'est ce qui fait écho aujourd'hui: une quantité de jeunes gens sont à la proue de pensées nouvelles que l'on retrouve dans leurs spectacles. C'est ce qui remet les normaliens en piste.* »

Parallèlement à ses cours à l'ENS, Anne-Françoise Benhamou travaille comme dramaturge à l'Odéon, au côté de Stéphane Braunschweig. « *Ce qui a changé, c'est la permission d'être artiste. Les projets artistiques se reconnectent avec des enjeux profonds, sociologiques, anthropologiques, politiques... Il n'y a plus de méfiance de la part du théâtre de se connecter à une pensée comme ce put être le cas dans la génération précédente.* »

Eddy D'Arango, 27 ans, doit présenter Jean-Luc Godard (1) – *Je me laisse envahir par le Vietnam*, en janvier 2021 au Théâtre de la Commune à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis), puis en mars à la Cité internationale universitaire de Paris. « *Le théâtre, dit-il, c'était pour moi une manière de continuer la philosophie. De vérifier que ce que l'on pense, on peut aussi le sentir.* » Il est originaire de Laon (Aisne), en Picardie. Sa mère travaille à la poste, son père a tâté de la prison, et son beau-père l'a pris en grippe. Avec sa sœur, ils sont les premiers de la famille à avoir passé

Les
THÉÂ
TRES.

DIRECTION DOMINIQUE BLUZET

4 LIEUX SUR 2 TERRITOIRES

UNE AVENTURE ARTISTIQUE ET SOLIDAIRE !

Les Théâtres ambitionnent d'apporter l'excellence artistique partout et pour tous.

PRÈS DE 100 SPECTACLES PAR SAISON, SOIT 230 LEVERS DE RIDEAUX

LE FESTIVAL DE PÂQUES 3 ENSEMBLES ET ORCHESTRES EN RÉSIDENCE DES ARTISTES ACCOMPAGNÉS

10 CRÉATIONS ET PRODUCTIONS 14 COPRODUCTIONS 34 SPECTACLES FAMILLE

LESTHEATRES.NET

📺
📱
📧
🌐

LE GRAND THÉÂTRE

Aix-en-Provence

LE JEU DE PAUME

Aix-en-Provence

LE GYMNASE

Marseille

LES BERNARDINES

Marseille



OLIVIER BONHOMME

l'école m'a aidée à complexifier cette pensée. Et puis j'avais un accent très marqué. Le théâtre que je fais est lié à ce parcours de déracinement. Je me rends compte que tous ceux avec qui je suis restée amie étaient des trans-classes. » Elle qui, après l'école, avait épousé un coreligionnaire matheux, fils d'avocats parisiens, a aujourd'hui divorcé et s'est installée dans la Creuse avec sa compagne pâtissière, dans une «fermette» dont elle aspire à faire un lieu de théâtre et de résidence.

Sortis de Normale, les bons élèves de la République se retrouvent sur les bancs du CNSAD à Paris, de l'Ecole nationale supérieure des arts et techniques du théâtre à Lyon, de la Manufacture à Lausanne, du Théâtre national de Strasbourg, dirigé par Stanislas Nordey. «A l'école, ils sont assez liés entre eux. Ils se reconnaissent, remarque ce dernier. Une forme de réseau assez naturel dans ces promos très mélangées, où l'on trouve également beaucoup de gens qui viennent, à l'inverse, de classes "égalité des chances". Les normaliens ont une avance en termes de méthodologie, de discipline... Cela n'en fait pas nécessairement de meilleurs metteurs en scène, mais ils ont une constitution, ils apportent une singularité, qui en fait assez vite des chefs de bande.» Metteurs en scène plus souvent que comédiens.

L'ENS serait-elle devenue un passeport pour accéder au haut de l'affiche? De ses confrères normaliens, Stanislas Nordey sourit : «Ce n'est pas à leurs spectacles qu'on les repère mais quand on parle avec eux. La façon dont ils vont mener leur chemin de répétitions, dont ils présentent un projet.» Il n'a pas toujours été bien vu d'être bardé de diplômes dans le monde du théâtre où a longtemps régné, comme le rappelle l'un de ces jeunes «hussards» du théâtre, «un très fort courant anti-intellectualiste, qui est une forme de l'anti-brechtisme.»

LE «CARCAN» DE NORMALE-SUP

Le directeur du CDN de Dijon, Benoît Lambert, se souvient que lorsqu'il déposa son premier dossier à l'Adami, la société de gestion des droits des artistes, le directeur de l'action artistique lui glissa : «On ne va pas indiquer que tu es normalien, ça peut les mettre mal à l'aise.» Le metteur en scène avait intégré «Ulm» en sciences sociales en 1991. Ses condisciples avaient pour noms les futurs économistes Thomas Piketty, Esther Duflo et Philippe Askenazy. «Le théâtre, c'était une façon de fuir l'école. Si j'y avais été heureux, je n'aurais pas été faire du théâtre dans les banlieues. C'est comme ça que tout a commencé. Ma compagnie m'a sauvé la vie face à cette solitude qui me glaçait», témoigne Benoît Lambert, qui avoue avoir pratiqué un «désapprentissage». «Parce que ta capacité rhétorique, ta puissance intellectuelle, peut aussi être un carcan. Ce que Bourdieu appelait le "biais scolaire" t'encombre autant qu'il t'aide. Un jour, Braunschweig m'a dit : "Toi, on n'a pas l'impression que tu as fait Normale-Sup." J'ai trouvé que c'était un formidable compliment.»

De ses années à l'école à la fin des années 1980, Marie-José Malis, directrice de La Commune, à Aubervilliers, fille d'ouvriers agricoles à Pézilla-la-Rivière (Pyrénées-Orientales), près de Perpignan, assure n'avoir «rien compris. En y repensant, je crois que j'étais en état de choc». Elle réfléchit et ajoute : «Je n'ai pas fait du théâtre parce que j'étais normalienne. Mais peut-être que je fais du théâtre "en" normalienne. La façon dont je parle, le rapport au texte... Le verbe, c'était ma seule arme. Je faisais partie de ceux qui pensaient qu'on pouvait trouver la modernité dans le texte.»

Mais les temps changent. Alice Zeniter, première et unique élève à avoir intégré «Ulm» en option théâtre lorsque la filière fut créée, en 2006, dit souffrir plus en réalité de son «statut de romancière que de celui de normalienne. Depuis L'Art de perdre [Flammarion, Goncourt des lycéens et prix littéraire du Monde en 2017], on me demande régulièrement : "Mais pourquoi voulez-vous soudainement faire du théâtre?" Alors que

« LES NORMALIENS NE SONT PAS DE MEILLEURS METTEURS EN SCÈNE, MAIS ILS ONT UNE CONSTITUTION QUI EN FAIT DES CHEFS DE BANDE »

STANISLAS NORDEY
metteur en scène

j'ai toujours fait ça. J'ai gravi tous les échelons, depuis assistante de l'assistante jusqu'à avoir, depuis 2013, ma propre compagnie, L'Entente cordiale. Avec laquelle elle vient encore de monter un seul-en-scène, *Je suis une fille sans histoire.*

Autrefois, les normaliens rêvaient d'un poste à l'université (ils sont de plus en plus rares), de devenir chercheur ou d'intégrer l'ENA. Désormais, ils montent sur les planches. Il n'y a pas d'opposition mais une continuité, plaident-ils. «Aujourd'hui, c'est le théâtre qui peut faire évoluer la société, suggère l'un d'entre eux. Après tout, c'est une assemblée de gens, c'est faire société.» La scène considérée comme un service public. L'émancipation par la culture et la pensée. Culture et contre-culture comme les deux médailles d'une même pièce. «L'Ecole normale est une institution adormie : elle porte à la fois la culture et sa critique», propose Hédi Kaddour. Et, de mémoire, de citer Michelet écrivant, à propos de l'école : «Spectateurs de l'invention continue de leurs maîtres, ils allaient inventant aussi...»

On retrouve Vanasay Khamphommala tirant sur sa longue chevelure noire. «Normale, c'est un truc, on le cache un peu et, quand on en est sorti, on le refoule beaucoup. Je vois bien tout ce que cette expérience m'a apporté comme cadre, comme basculement traumatique et crucial. Mais je me rends compte que le chemin que je cherche à articuler au théâtre tourne le dos à l'école, c'est-à-dire à ne surtout pas instrumentaliser l'art à des fins pédagogiques et universalistes. L'école rêvée comme un espace de nivellement par le haut et l'impensé républicain qui construit des valeurs patriarcales, blanches, occidentales.» Quand on lui raconte que, parti à la rencontre des normaliens, on a l'impression d'être tombé sur une mine d'«anormaliens», il se marre : «Fier d'être "team monstres" plutôt que "team hussards"!» ■

LAURENT CARPENTIER

DONATION Un nouvel espace au Musée du quai Branly pour la collection Ladreit de Lacharrière

Le Musée du quai Branly-Jacques-Chirac, à Paris, s'enrichit d'un nouvel espace d'exposition dessiné par l'architecte Jean Nouvel pour abriter 36 œuvres d'arts premiers, principalement africaines, données par le mécène Marc Ladreit de Lacharrière, a annoncé, mercredi 9 décembre, l'établissement public. L'ouverture était prévue cet automne, mais a été reportée au 24 mars en raison du Covid-19. Selon le président du Quai Branly, Emmanuel Kasarhérou, Jean Nouvel et ses équipes «ont imaginé un modèle de vitrine totalement novateur, l'Aura, qui épouse l'objet, modèle ses vibrations». Le milliardaire et collectionneur Marc Ladreit de Lacharrière a souhaité financer durant cinq années les expositions temporaires sur la nouvelle galerie, à hauteur de 200 000 euros par an. Sa donation, faite en 2018 et d'une valeur de plus de 50 millions d'euros, est la plus importante d'œuvres d'art africain et océanien depuis 1945. — (AFP)

CINÉMA Steven Soderbergh, maître de cérémonie des Oscars

La prochaine cérémonie des Oscars sera pilotée par le réalisateur Steven Soderbergh, ont annoncé, mardi 8 décembre, ses organisateurs. Le Covid-19 a contraint l'Académie des Oscars à repousser sa 93^e édition, désormais prévue le 25 avril, et à assouplir les critères de concours en autorisant exceptionnellement les films sortis directement sur les plates-formes de vidéo à la demande. — (AFP)

le bac. «Ce qui impose le rapport que j'entretiens avec l'art et la culture», conclut-il en repoussant la mèche rebelle qui lui tombe dans l'œil. L'école sera sa ligne de fuite...

Eddy D'Arango sait lire à 3 ans. Bac à 16 ans. Revers de la médaille, il est trop jeune pour pouvoir travailler et payer ses études à Paris, forcément Paris, où il rêve d'aller et où il est pris à Sciences Po. «Je rêvais d'être diplomate à l'ONU, je voulais faire le bien.» Au lycée Henri-IV (Paris 5^e), on ouvre une nouvelle section, pour préparer trente élèves boursiers aux concours. Il intègre la «rue d'Ulm» à 20 ans. Le saint des saints. «La culture m'a servi inconsciemment à humilier ma famille. Ce que m'offrait l'école, c'était une manière de m'identifier autrement», analyse-t-il. Homosexuel revendiqué et un parcours qu'il ne cesse d'autoanalyser à l'aune de celui d'un autre Eddy, Edouard Louis (lequel a aussi intégré Normale, sur dossier), le jeune homme résume à lui seul la rébellion de ces bêtes à concours, lecteurs infatigables, transfuges en quête de territoires, sur lesquels Didier Eribon et son *Retour à Reims* (Fayard, 2009) auront une influence importante.

C'est le cas de Ketu Irubetagoiena. «Depuis toujours je voulais faire de la mise en scène, confie la jeune femme. Mais ce n'était pas possible financièrement de faire une prépa théâtre.» Son père est instituteur à Isturits (Pyrénées-Atlantiques), petit village du Pays basque. Elève studieuse, apprenant qu'une section théâtre est en train de se créer à l'ENS de Lyon, elle s'y présente. «D'un côté, j'obéisais aux parents; et de l'autre, je poursuivais mon but.» A 36 ans, elle est directrice de la recherche au CNSAD, à Paris, et artiste associée au Centre dramatique national (CDN) de Poitiers. «Moi qui ai grandi dans un théâtre très politique, outil de mobilisation des masses,

L'ENS: une appellation, quatre écoles

Ulm, Sèvres, Fontenay, Saint-Cloud... L'histoire des Ecoles normales supérieures destinées à former les cadres de l'éducation nationale et de la recherche française est un mille-feuille où on a tôt fait de se perdre. Tout remonte à l'Ecole normale de l'an III, instaurée en 1794 par la Convention. Elle servira de fondement à la création, en 1826, de l'Ecole normale supérieure, dite «de la rue d'Ulm», à Paris. En 1881, les écoles ayant été ouvertes aux filles, sont créées une Ecole normale supérieure de jeunes filles, à Sèvres (Hauts-de-Seine), et deux écoles normales chargées de former les enseignants des primaires dans le même département, à Fontenay-aux-Roses pour les filles et à Saint-Cloud pour les garçons. La mixité – avec un certain temps de retard – va de nouveau changer la donne. En 1980, les écoles de Fontenay et de Saint-Cloud fusionnent. Dans un premier temps, leur filière scientifique est installée à Lyon, pendant que les littéraires forment l'ENS Fontenay-Saint-Cloud, pour, ensuite, tout réunir à Lyon. Quant à Sèvres, elle est finalement fusionnée avec Ulm en 1985. Outre ces deux grandes écoles, deux autres appartiennent au réseau. En 1956, l'Enset, qui réunissait depuis 2012 les différentes écoles d'enseignement supérieur technique, s'est installée à Cachan (Val-de-Marne). Puis, en 2013, sa filière rennaise a pris son autonomie. Elles sont devenues les Ecoles normales supérieures de Cachan et de Rennes.

Erasmus+
DES OPPORTUNITÉS INTERNATIONALES POUR LES FORMATIONS DE LA CULTURE

82 ÉTABLISSEMENTS D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR DE LA CULTURE CHARTÉS ERASMUS +

24 MILLIONS D'EUROS ENTRE 2014 ET 2020

16 200 MOBILITÉS ERASMUS +

Témoignages, exemples de projets : agence.erasmusplus.fr

AGENCE ERASMUS+ FRANCE - EDUCATION & FORMATION



Le théâtre des Îlets, CDN de Montluçon, a pu s'en sortir jusque-là mais s'inquiète d'une baisse des aides.

Le théâtre joue son avenir

POLITIQUE CULTURELLE

Les 432 millions d'euros alloués au spectacle vivant dans le cadre du plan de relance sont un bol d'air. Mais nombreux sont les artistes et professionnels qui s'interrogent sur l'évolution du secteur.

≡ Anais Heluin

L'esquisse par Emmanuel Macron d'un douteux « plan pour la culture » est déjà, pour le milieu concerné, un vieux souvenir. Elle ne remonte pourtant qu'au 6 mai, soit quelques jours avant le déconfinement. Une fois acquis le prolongement du droit des intermittents sur une durée de douze mois, artistes, techniciens et professionnels ont commencé à préparer leur rentrée selon différents scénarios. Jamais très optimistes.

Après un été marqué par l'annulation des grands festivals, qui va peser sur l'économie de nombreux artistes et compagnies pendant une voire deux saisons, l'annonce d'une aide de 2 milliards d'euros pour la culture

— dont 432 millions pour le spectacle vivant —, sur les 100 milliards du plan de relance promis par le gouvernement le 31 août, suscite un certain enthousiasme. D'autant qu'elle succède à une période d'oubli quasi total des arts et de la culture en haut lieu. On peut espérer que l'intervention du Premier ministre, Jean Castex, auprès de la nouvelle ministre de la Culture, Roselyne Bachelot, marque un tournant dans la gestion de la crise en matière culturelle. Notamment théâtrale, ce champ étant, avec la filière musicale, l'un des plus fragilisés.

« Cette aide est évidemment bienvenue, de même que la prolongation du chômage partiel jusqu'à la fin de l'année. Car, si nous ouvrons au public avec

autant de spectacles que pour une rentrée habituelle, nous sommes obligés de fonctionner au ralenti sur certains postes. Nous n'avons pu obtenir aucune baisse de loyer de la part de notre propriétaire, ce qui, à terme, risque de nous mettre en danger », témoigne Élisabeth Bouchaud, directrice des Déchargeurs et de la Reine Blanche, deux théâtres privés parisiens. Or, sur les 220 millions d'euros dévolus au spectacle vivant privé, seuls 10 millions permettront d'abonder le fonds d'urgence aux théâtres privés et aux compagnies non conventionnées. Ce qui ne suffit pas pour apaiser les craintes de la directrice, liées en partie aux mesures sanitaires imposées en zone rouge : port du masque obligatoire et jauges

réduites. « Les spectateurs ne se sont pas précipités à la Reine Blanche cet été, où nous avons repris un spectacle musical qui avait fait salle comble quelque temps plus tôt. Sont-ils prêts à revenir maintenant, alors que les mesures sont plus strictes ? »

Si la question se pose aussi pour les structures publiques, elle est un peu moins sensible que dans le privé. La billetterie y représente une part moins importante du budget, et beaucoup ont un ancrage territorial fort qui leur permet de ne pas trop douter de la venue de spectateurs. Au théâtre des Îlets, centre dramatique national (CDN) de Montluçon, Carole Thibaut a pu constater cet été l'attachement des habitants au lieu. « Pendant les trois semaines d'événements en

extérieur que nous avons organisés, ils sont venus nombreux. Nous en avons été très touchés et souhaitons continuer de développer cette présence forte des artistes sur le territoire.»

Depuis son arrivée à la tête du plus petit CDN de France, Carole Thibaut n'a de cesse d'inventer des manières de permettre la rencontre entre un geste artistique et un maximum de personnes, en particulier les plus éloignées des institutions culturelles. La situation actuelle l'a simplement poussée à affirmer davantage cette orientation, tout en assumant le coût des spectacles annulés. Et en maintenant toutes les créations prévues pour la saison 2020-2021, ce qui représente près des trois quarts de la programmation de ce théâtre très tourné vers les écritures contemporaines. Avec une attention soutenue envers « celles qui s'attaquent aux dominations. Celles qui proposent des alternatives à nos modes de vie », dit Carole Thibaut, qui ouvre sa saison du 17 au 20 septembre avec ses traditionnelles « Journées du Matrimoine ».

Grâce à ses subventions habituelles et aux aides exceptionnelles, le théâtre des Îlets a pu s'en sortir jusque-là « sans pertes ni gains » et continuer de mener les actions qui importent à la directrice et à son équipe. Lesquelles ne débordent pas de joie devant le plan de relance. Comme toute la profession, elles attendent les détails de la répartition des 220 millions destinés au privé. Elles s'inquiètent aussi au sujet d'une de leurs aides habituelles, concernant le dégel des crédits mis chaque année en réserve par le gouvernement dans le cadre du budget du ministère de la Culture. « Le dégel a bien été voté, mais nous avons appris que sa distribution aux CDN était confiée cette année aux directions régionales des affaires culturelles (Drac). Certains risquent donc de voir cette somme diminuer. Pourquoi mettre en place des soutiens exceptionnels si c'est pour amputer des subventions habituelles ? »

Les craintes de Vanasay Khamphommala et Barbara Métails-Chastanier se situent ailleurs. Le comédien, performeur et chanteur baroque et l'autrice, dramaturge et enseignante-chercheuse mènent une réflexion de longue date sur la place de l'artiste dans la société. Ils partagent le même désir de repenser leurs modes de production et de contribuer à cette réflexion au-delà de leurs pratiques personnelles. « Depuis quelques années, avec l'accélération de la

dégradation de l'environnement, une nouvelle sensibilité et un nouveau vocabulaire ont commencé à émerger chez bon nombre d'artistes et au sein des lieux. Ce désir assez général de changement, de décroissance, s'est exprimé avec force au sein de la profession pendant le confinement. Il faudra être plus vigilant que jamais pour éviter que cela vire au marketing », dit Barbara Métails-Chastanier, qui a participé pendant le confinement à plusieurs groupes de réflexion. Elle observe pour le moment la rentrée des théâtres avec une certaine perplexité : « Globalement, les programmations ressemblent à ce qu'elles étaient auparavant. »

Ce phénomène peut s'expliquer en partie par la lourdeur des institutions. Vanasay Khamphommala présente des causes plus profondes : « À voir la manière dont la plupart des lieux organisent leur rentrée, j'ai l'impression d'un désir de rattraper le temps perdu. Or, à mon avis, plutôt que d'utiliser les aides de l'État pour présenter un maximum de spectacles, il serait judicieux de les consacrer à la recherche de modèles de production et de médiation adaptés au contexte actuel. Personnellement, je n'ai plus envie de voir les spectacles du monde d'avant. Je crois que nous avons besoin de formes artistiques et de récits qui ont un temps d'avance, qui échappent à l'immédiat. »

L'artiste y travaille pour sa part au sein de sa compagnie, Lapsus chevelu, en développant des gestes artistiques indépendants de tout crédit public. Imaginée pendant le confinement, sa performance *Je viens chanter chez toi toute nue en échange d'un repas* illustre bien sa démarche : « Il s'agit de revenir aux fondamentaux – chanter, manger –, pour interroger les formes possibles de pratiques culturelles et de solidarité. »

Artiste associée à l'Empreinte – scène nationale de Brive-Tulle depuis l'an dernier –, Barbara Métails-Chastanier y mène quant à elle un cycle de rencontres avec des habitants, en vue de l'écriture d'une pièce qui abordera les enjeux de la crise écologique et des « nouveaux arts de vivre sur une planète abîmée ». Comme Vanasay Khamphommala, elle sollicite l'hospitalité des personnes qu'elle croise lors de marches qui lui serviront de base à l'écriture de « récits cartographiques ». Que ce soit à l'intérieur des institutions ou en dehors, avec ou sans l'aide du plan de relance, le théâtre sort de ses murs et part en quête de rencontres nouvelles, régénératrices. ●

≡ Jean-Claude Renard

La Mère Lapipe dans son bistrot, Pierrick Bourgault, HD Ateliers, 132 pages, 14 euros.

Café corsé

LIVRE

Avec *La Mère Lapipe dans son bistrot*, Pierrick Bourgault signe un portrait sensible. Un hymne à l'authentique.

Jeannine. Près de quatre-vingts piges au compteur. Un premier enfant à vingt et un ans, grand-mère à quarante. Aujourd'hui arrière-grand-mère. Fonctionnaire un poil, puis marchande de fruits et légumes. Cent métiers, cent misères, sur les marchés en plein air et le toutim des emmerdes. Mais en toute liberté, jusqu'à acquérir cet estaminet sans prétention, en 1985, dans un quartier ouvrier du Mans, baptisé le Café du coin, tout simplement, obscurisé par un plein paquet d'affiches de Johnny Hallyday.

Sur la porte d'entrée, l'autocollant « Interdit aux cons » donne le ton. À l'intérieur, on trouve des centaines de briquets scotchés au comptoir, une Vierge Marie, un énorme rotin dit « fauteuil d'Emmanuelle », un autocollant Sud rail. Voilà pour le décor planté. S'y croisent gitans, brocanteurs, ferrailleurs, gendarmes et même un ministre (Stéphane Le Foll, en l'occurrence, maire du Mans), discutant le bout de gras à hauteur du zinc.

Ici, dans le baroque et l'hétéroclite, entre le suranné et la désuétude tenace, des relents de nicotine accrochés aux murs, on n'a rien à vendre ni à gagner. Sans doute, pour beaucoup, on vient

pour Jeannine. Bistrotière qui n'a pas la langue de bois, sinon « de bois vert », qui rembarre facilement le premier (ou le dernier) venu qui lui coupe la parole par un « ta gueule, je cause ! », déclenchant l'hilarité des habitués du troquet, rangés le long du comptoir. Rebelle incorrigible, pipe au bec, Jeannine, surnommée « la Mère Lapipe », adepte d'un petit vin pétillant, son fameux *pet-pet* qu'elle déguste dans une tasse, c'est ce qu'on appelle un personnage, avec une voix éraillée, « tendre, précise, concentrée », propice à raconter des histoires « que l'on écoute entre deux quintes de toux », relate Pierrick Bourgault, journaliste et photographe, fidèle fêru des troquets (qui avait signé, en 2019, une vaste fresque des cafés, *Bistroscope*).

Résistant aux pires assauts des pires designers, *La Mère Lapipe dans son bistrot*, flirtant avec une certaine nostalgie pour le formica, se veut à la fois le tableau d'une adresse authentique, humble et modeste, lieu de convivialité et d'échanges où l'esprit critique est vif, où l'on ne raconte pas ses problèmes « mais ses solutions », et le portrait d'une femme de caractère. Portrait sensible, attachant, qui évite le piège de la caricature, d'une vieille dame pas si indigne que ça. ●



JÉRÔME LOURDAIS

la terrasse

(<https://www.journal-laterrasse.fr>)

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

THÉÂTRE (./THEATRE)

Festival Tournée générale



PARIS 12E / FESTIVAL

Publié le 6 septembre 2020 - N° 286

Seconde édition de ce festival convivial qui orchestre joyeusement la rencontre entre l'art vivant et de nouveaux publics... dans les bars du douzième arrondissement de Paris.

Si le confinement a fait naître toutes sortes d'initiatives numériques pour maintenir le lien entre artistes et publics, il a aussi rappelé la nécessité du partage, du collectif, de la présence de l'autre. C'est ce que propose ce festival, qui, fort du succès de sa première édition, invite à nouveau l'art au cœur du quotidien, autour d'un verre, entre théâtre, performances, contes, magie nouvelle, lectures, musique et conversations de comptoir. Initié par notre collègue Anaïs Héluin, installé dans huit bars de la Vallée de Fécamp et entièrement gratuit, Tournée générale accueille plus de vingt propositions, par des talents reconnus ou émergents, dont quatre créations. *Tu rêves ou quoi ?*, performance de Guillaume Clayssen ; *De ce côté*, monologue de Dieudonné Niangouna ; *Je te chante une chanson toute nue en échange d'un verre*, performance de Vanasay Khamphommala ; *L'Encyclopédie de la domination masculine* de Myriam Saduis d'après Andrea-Fatima Touam (cette dernière création ayant malheureusement dû être annulée à cause du virus). Avec aussi Olivier Balazuc, Cécile Morelle, Aram Tastekin, Laurent Vacher, Yann Frisch et bien d'autres.

Agnès Santi

Tournée générale (festival dans les cafés du XIIème arrondissement de Paris

Posté dans 10 septembre, 2020 dans [actualites](#).

Tournée générale (deuxième édition) dans les cafés du XIIème arrondissement de Paris

Après une première édition lancée en quelques semaines l'an dernier et programmée lors du week-end de l'Ascension, un rendez-vous a été à nouveau donné en 2020, reporté toutefois de juin à septembre en raison des mesures sanitaires. Même si masques et distanciation seront de rigueur, rien n'entache l'énergie d'Anaïs Héluin et de son équipe. Les patrons de bistrot qui se sont engagés dans cette aventure savent qu'une clientèle de curieux ne nuira pas à leurs affaires. Mais la plupart donnent plutôt dans l'envie d'offrir à leur quartier un moment impromptu de convivialité, le XIIème arrondissement n'étant pas vraiment le sommet parisien du fun. Nouant au fil des mois une fidélité avec certains d'entre eux (Le Satellite, le Bistrot de Juliette ou Le Bon coin), l'équipe du festival a su convaincre de nouveaux venus, comme Le Royal Daumesnil, le Payuss, le Petit relais ou encore Le Pays de Vannes.

Une fois dessiné l'itinéraire, que peut-on attendre d'un « festival d'art en bars » ? Anaïs Héluin l'affirme : un laboratoire de formes légères (conférence, magie, récit, concert, théâtre), la découverte de formes artistiques hybrides, dans un esprit de convivialité et de détente. Et surtout une proximité incomparable avec les artistes. Sans oublier une passerelle bienvenue entre la rue et le comptoir... Malgré la modestie des espaces, l'équipe mise sur la création. Anaïs Héluin a ainsi passé commande à Dieudonné Niangouna pour une performance, seul au bar. Il a relevé le défi avec *De ce côté* qu'il jouera ensuite en salle. Morgane Audoin, elle, prépare un spectacle déambulatoire dans la rue entre Le Bon Coin et Le Satellite, pour entraîner le public d'une terrasse de café à l'autre.

Des artistes ont fait des propositions, comme Vanasay Khamphommaia, performeur et ex-dramaturge de Jacques Vincey, qui a fondé sa propre compagnie Läpsus Chevelü. Avec un titre d'autant plus coquin : *Je te chante une chanson toute nue en échange d'un verre* qu'il est proposé à un seul spectateur (sur réservation). Les patrons de bars n'ont pas froid aux yeux... Mais il y aura aussi des *Conversations de comptoir*, notamment avec le critique de théâtre Jean-Pierre Thibaudat et le professeur d'histoire du théâtre Olivier Neveux. Elles semblent plus sérieuses mais qui peut savoir ce qui surgira d'un rapprochement entre ces deux têtes chercheuses : le comptoir, lieu de pensée pour les temps actuels qui réclament solidarité et invention ?



© Anaïs Héluin

Guillaume Clayssen qui avait proposé l'an dernier une brillante réflexion sur l'ivresse, est invité à revenir sur le thème du rêve...

Arnaud Méthivier et Pierre-Marie Braye-Weppe, fondateurs du Festival des Arts Confinés, « deviseront en musique de la culture au XXIème siècle. À portée de zinc, la question de l'avenir des arts pose celle du monde d'après ». Et Du côté de la nouvelle magie, Yann Frisch mettra son talent avec les cartes à l'épreuve des comptoirs.

Le festival a déjà su créer une « famille » et on pourra retrouver, déjà présents l'an passé, Alexandre Pallu, Flavien Ramel et Guillaume Rouillard du groupe Texcoko. Mekkid reviendra aussi avec son blues profond, tendre et révolté.

Ces bars du XIIème seront bien, comme le souhaite Anaïs Héluin, « le lieu de la tentative et du galop d'essai de spectacles ». Seront ainsi accueillis en premières parties, des projets en cours d'écriture comme *La Trouée* de Cécile Morelle, fruit d'une enquête en milieu rural et un solo humoristique *Légère digression* d'Alexiane Torres. *Tournée Générale* développe aussi un travail de mise en valeur d'artistes installés dans le XIIème, avec une exposition du dessinateur Eric Kuntz, du peintre Christophe Tanguy et du photographe Patrick Bourgault. Et pour ouvrir le festival, le comédien et metteur en scène Olivier Balazuc célébrera, avec *Le Vin* de Charles Baudelaire, l'ivresse des mots et des sens.

La première édition a permis d'affûter la réflexion sur la relation des artistes à leur environnement. « Avec ses codes, son langage particulier, le bar impose des formes ouvertes. Impossible d'y transposer des formes créées en salle sans les repenser, sans les mettre à

l'épreuve du zinc et de la clientèle des lieux. Et sans demeurer ouvert à l'imprévu, à la perturbation ». Espaces intermédiaires entre l'art et la ville qui ouvrent un entre-deux à explorer par les curieux, dans ces cafés populaires, on parle souvent à la cantonade ou tout seul, ou on ne se parle pas du tout... Mais ce qui est fondamental est l'adresse. A chaque artiste de trouver son espace d'expression, la mesure de sa parole, le poids de ses mots. Des habitués se retrouvent avec des nouveaux venus et cela peut créer un trouble. « Par moment, ça peut être magique, parfois cela crée des tensions, à la limite de la bagarre »... Les grandes institutions viendront peut-être piocher dans ce vivier de formes hybrides et d'essais de petits formats... Anaïs Héluin aborde sa deuxième édition avec confiance et a reçu le soutien de nouveaux partenaires, en particulier de la Ville de Paris...

Marie-Agnès Sevestre

Du 25 au 27 septembre et les 3 et 4 octobre. Gratuit, sans réservation . Programme détaillé et horaires : tourneegenerale.org Le Petit

Théâtre : à Tours, il vient nu chez vous contre un repas

Publié le 21/05/2020 à 06:25 | Mis à jour le 21/05/2020 à 06:25



L'artiste fait la communication de sa création sur les réseaux sociaux, les sites de rencontres et... dans la rue.

© (Photo Lapsus Chevelü)

« Je viens chanter chez toi toute nue en échange d'un repas ». C'est le titre de la création audacieuse que propose l'artiste tourangeau Vanasay Khomphommala. Tout ou presque est dans le titre.

La période de confinement a été très marquante pour Vanasay Khamphommala, artiste à la tête de la compagnie tourangelle Lapsus Chevelü. Seul, dans son appartement, Vanasay a continué à travailler, écrire, chanter et s'interroger sur ce que pouvait être la culture pendant cette période extraordinaire. *« Bien sûr, et comme beaucoup d'artistes, je réfléchis à ce que nous allons bien pouvoir faire et inventer maintenant. »*

Évidemment, aujourd'hui, *« la proximité a mauvaise presse, continue l'artiste associé au Théâtre Olympia. Il faut réapprendre à s'appivoiser. Revenir aux fondamentaux. Chanter. Manger. »*

Celui qui a beaucoup chanté pour lui, pendant les deux mois de confinement, a donc eu l'idée d'une création audacieuse, mais simple. *« Je viens interpréter quelques chansons chez quelqu'un, avant de partager*

un repas. Je me déplace en transport en commun ou à pied avec mes instruments (ukulélés, pédale de boucle, micro et ampli) dans une valise. Nous partageons ce moment. Je repars après manger. Cette performance toute simple pose précisément cette question de la place que la culture peut jouer dans ce nouveau contexte, comment elle s'inscrit dans la sociabilité qu'il va falloir retisser. »

La performance a été conçue pour répondre aux règles sanitaires actuelles : *« Je me tiens à distance, il n'y a aucun contact physique, mais il y a un échange. Voilà l'essentiel : apprendre à échanger à nouveau. »*

Les notions de troc et de préoccupations écologiques sont également au cœur de ce processus.

Et la nudité alors ? *« Tout est transparent, sourit Vanasay Khamphommala. Pour moi, les dimensions érotiques et culturelles sont très liées. La nudité est aussi une façon de remettre les choses les plus simples en avant. C'est un corps qui chante. »*

Et bien sûr, la performance peut se faire dans un rayon de 100 kilomètres autour de Tours, jusqu'à la réouverture des théâtres.

Contacts sur la page Facebook, Lapsus Chevelü.

THÉÂTRE A LA UNE LOCAL TOURS A LA UNE LOISIRS

SUR LE MÊME SUJET
